1

Nous sommes sortis du collège deux heures plus tôt que d'habitude parce que le prof de maths était absent. Alors, avec Naïa et Ismène, nous sommes allés rue Haftine manger les beignets de la vieille Nourrédia.

Comme d'habitude, elle nous a traités de tous les noms en levant les bras au ciel :

– Bande de feignants, bons à rien ! Si c'est pas une misère de voir ça ! Tout ce que vous trouvez à faire au beau milieu de l'après-midi, c'est de venir dépenser l'argent de vos parents à manger mes gâteaux… Si j'étais eux, il y a longtemps que je vous aurais mis au travail, et avec mon pied dans les fesses en plus…

Elle en a toute une litanie comme ça. Le jour où Nourrédia nous recevra avec un grand sourire, c'est

qu'elle sera malade ! Mais ses beignets sont tellement bons ! Tout en nous engueulant copieusement, elle roule la pâte de ses grosses mains rouges et la plonge dans le bac d'huile qui fume en permanence au fond de son échoppe. Généralement, après avoir arrosé les beignets de sirop, elle s'en prend à Naïa.

– Et tu n'as pas honte, toi, une fille, de venir traîner jusqu'ici avec ces deux vauriens ? Tu penses que c'est ta place ? Tu devrais être chez toi, oui ! À aider ta mère. Si ton père te surprenait, il te mettrait une bonne torgnole, et ce n'est pas moi qui l'en empêcherais, va !

– Mais ils savent que je suis là, Nourrédia.

– Allez va, fait la vieille avec un geste de la main, tu mens comme tu respires…

Et elle s'en retourne à sa friture en bougonnant. Avec Naïa et Ismène, on se regarde en rigolant. La vérité, c'est que la vieille Nourrédia est ravie de nous voir, un peu à la façon d'une grand-mère ronchon.

L'année dernière, toute la classe se retrouvait après la sortie dans sa minuscule boutique au cœur de la haute ville. Lorsqu'on lui a expliqué qu'on travaillait au collège, elle nous a demandé ce qu'on y fabriquait. Ismène a sorti ses cahiers qu'elle a regardés à l'envers :

– Et tu crois qu'en barbouillant toutes ces pages de mots, tu feras vivre ta femme et tes enfants ?

Ismène a hoché la tête sans répondre. Il est le seul de sa famille à aller au collège. Ses frères et sœurs ont arrêté après l'école, sauf Larrid, son frère aîné, qui a continué jusqu'en sixième. Quant à ses parents, ils ne savent pas lire.

À la rentrée, un nouveau café avait ouvert en face du collège, tout rouge et doré avec du personnel habillé à l'européenne et de la musique qu'on n'entend jamais chez nous. Une vraie révolution ! Jamais on n'avait vu ça dans le pays. Le maire de la ville en personne est venu l'inaugurer en mangeant le premier hamburger fabriqué ici. Il faisait une drôle de tête, sur les photos, avec sa grosse moustache dégoulinante de sauce. La boutique de Nourrédia s'est soudain vidée de tous les gamins qui y passaient quotidiennement. Un soir, en sortant du cours de français, nous l'avons vue sur le trottoir, en face du café. Hébétée, elle regardait ces gosses qu'elle avait nourris de beignets au miel et de gâteaux aux amandes pendant des années ressortir avec des machins-choses-burgers dégoulinants de ketchup et des grands verres de Coca glacé. Alors, gentiment, Naïa l'avait prise par le bras.

– Viens Nourrédia, je n'ai pas goûté un seul de tes beignets depuis au moins trois jours, et je commence à avoir drôlement faim.

Ce jour-là, elle nous a fait un festival de gâteaux frits et de sucreries et, depuis, sa minuscule boutique de la rue Haftine est devenue notre repaire. Chaque fois, elle nous traite de paresseux et de bouches inutiles, mais lorsqu'on repart, elle nous accompagne sur le pas de sa porte.

– Et surtout, travaillez bien, les, enfants, sinon vous terminerez comme la vieille Nourrédia, à faire tellement de beignets que j'ai l'impression d'avoir l'intérieur rempli d'huile de friture.

En ressortant de chez elle, avec Naïa, nous nous sommes dirigés vers la station de tramways. On habite « La Source », en périphérie de la ville, à cinq stations du collège. Ismène dit que c'est le quartier chic : une enfilade de villas avec des jardins, des fontaines et des fleurs qui poussent, même au plus chaud de l'été, alors que partout ailleurs, les plantes ressemblent à de la paille tellement le soleil les a séchées.

Ismène, lui, continue à pied vers la haute ville. Son père est mécanicien, il travaille dans un petit garage de l'autre côté de la colline. Le quartier

d'Ismène, c'est tout le contraire de « La Source » : une multitude de petites maisons qui semblent avoir poussé les unes sur les autres tellement elles se chevauchent et se serrent comme une portée de souriceaux à l'ombre de la colline. Parfois, après les grosses pluies d'hiver, l'une d'elles se lézarde et s'écroule sur elle-même, comme fatiguée de porter les autres. Alors les habitants étayent les maisons du dessus pour que tout ne dégringole pas et celui dont la maison s'est écroulée en reconstruit une nouvelle à flanc de pente, au-dessus des autres. Il domine tout le quartier jusqu'à ce qu'une nouvelle maison s'écroule et vienne repousser par-dessus la sienne. Ça se passe comme ça, dans le quartier d'Ismène. Depuis des siècles, celui qui habite tout en bas, à recevoir le jus de caniveau, les épluchures de légumes et les vidanges de pots de chambre de ceux du dessus, sait que quand sa maison s'affaissera, ce sera à son tour de grimper sur les autres. Il suffit d'être patient.

Ça peut prendre des générations !

Le tramway a démarré. Assise à côté de la fenêtre, Naïa rêvassait. Moi je ne pensais à rien. Depuis le temps, je connais le trajet par cœur, jusque dans ses moindres détails.